

## Article

---

« Écriture intime et récit de vie : les mémoires d'une Acadienne »

Amélie Giroux

*Rabaska* : revue d'ethnologie de l'Amérique française, vol. 7, 2009, p. 59-76.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/038336ar>

DOI: 10.7202/038336ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

# Terrains

## Écriture intime et récit de vie : les mémoires d'une Acadienne<sup>1</sup>

AMÉLIE GIROUX  
Université de Moncton

Aujourd'hui, dans son village du nord-est du Nouveau-Brunswick, Rosalbas Doucet est connue comme la dernière représentante de « la première famille à venir s'installer sur le chemin de St-Sauveur<sup>2</sup>. » Lourd titre à porter, ne serait-ce que parce que cela lui rappelle qu'elle est la « seule vivante et des fois c'est dure [sic] à prendre<sup>3</sup>. » C'est dur à prendre parce que ce titre lui rappelle le passage du temps et la perte d'êtres chers, bien sûr, mais peut-être aussi parce que les souvenirs d'enfance qu'elle avait en commun avec ses frères et sœurs ne peuvent plus être partagés dans l'intimité de la famille immédiate, où les références au quotidien étaient comprises et porteuses d'un sens particulier<sup>4</sup>.

Entre autres pour palier ce vide et défier le temps, Rosalbas Doucet a rédigé des « mémoires » à l'intention de ses enfants, pour qu'ils n'oublient pas leur mère et la vie qu'elle a vécue. Connaissaient-ils déjà cette histoire, tant la sienne propre que celle à laquelle elle a pris part ? Certainement, mais son récit de vie fait plus que de rappeler des expériences personnelles et des faits historiques. Par son récit, Rosalbas Doucet offre à ses enfants la perception qu'elle avait d'elle-même, de son identité comme de sa place

1. Cette étude porte sur le récit de vie de madame Rosalbas Doucet ; je tiens à la remercier chaleureusement de m'avoir permis de l'étudier. Mes remerciements vont également au professeur Ronald Labelle, titulaire de la Chaire de recherche McCain en ethnologie acadienne à l'Université de Moncton, qui a bien voulu relire et commenter les versions premières de cet article. Son apport à cette recherche a été très apprécié.

2. Saint-Sauveur est un village acadien du nord-est du Nouveau-Brunswick dont la fondation remonte à 1936. Prolongement d'Allardville, fondé en 1932, il devait ouvrir la voie vers l'est pour rejoindre le village de Saint-Isidore. Voir Odilla Doiron, Jeannette Hébert et Gloria Boudreau, *L'Histoire de Saint-Sauveur, N.-B.*, [s.l.n.é.], [s.d.], aussi publié par la *Revue d'histoire de la Société historique Nicolas-Denys*, vol. 14, n° 1, 1986.

3. Rosalbas Doucet, *Mes mémoires*, cahier inédit, 12 juin 2003, p. 19. À noter que le texte est cité tel qu'il apparaît dans le tapuscrit et qu'il n'a pas fait l'objet de révision linguistique. Les extraits qui en sont tirés seront désormais suivis du numéro de page correspondant.

4. Voir Sandra Dolby-Stahl, « A Literary Folkloristic Methodology for the Study of Meaning in Personal Narrative », *Journal of Folklore Research*, vol. 22, n° 1, janvier-avril 1985, p. 45-69.

dans une époque et un lieu particulier, c'est-à-dire la colonisation du nord-est du Nouveau-Brunswick dans les années 1930.

## I - Texte et contexte

### *L'auteur et son époque*

Avant-dernière d'une famille de quinze enfants, Rosalbas Doucet est née à Bas-Caraquet en 1928. Son père était pêcheur et, comme elle le rapporte, toute la famille participait à ce métier, notamment en s'occupant du séchage et du salage de la morue (p. 5). Chaque hiver, son père partait travailler au Québec pour accroître le revenu familial. Il montait dans les chantiers forestiers, souvent accompagné de son épouse, qui s'occupait de la cuisine du camp où il était engagé. Les aînés de la famille s'occupaient des plus jeunes pendant cette période de l'année.

L'incendie qui ravagea Caraquet en 1935 transforma la vie de la famille Doucet ainsi que celle de nombreuses familles de la région. Se retrouvant sans moyens de subsistance alors que, parallèlement, se déroulait une grave crise économique<sup>5</sup>, la famille se joignit au mouvement de retour à la terre qui devait permettre à des milliers de Néo-Brunswickois de traverser la période. Malgré les timides programmes de secours du gouvernement fédéral, qui n'étaient pas équitablement distribués parmi les provinces canadiennes, et l'incapacité du gouvernement néo-brunswickois à réellement les prendre en charge, plusieurs habitants de la province choisirent de s'établir sur des terres de la couronne, pour tenter de s'assurer une certaine indépendance économique<sup>6</sup>. Cet état de fait a particulièrement touché le nord du Nouveau-Brunswick, qui accusait un retard économique d'une dizaine d'années sur le sud de la province<sup>7</sup>. Le retour à la terre était d'ailleurs prôné depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par différentes élites acadiennes, dont le clergé, qui y voyait une façon « de préserver l'identité de la société acadienne<sup>8</sup> » en plus d'aider, en

5. La crise économique mondiale des années 1930 a particulièrement frappé le Canada, dont le tiers du revenu national brut provenait des exportations. Dans les Maritimes, parents pauvres de la confédération, et notamment chez les Acadiens, la crise s'est fait singulièrement criante. Voir Jean-Roch Cyr, « Colonisation agricole en milieu forestier et stratégies de retour à la terre : le cas du Nord du Nouveau-Brunswick au cours de la crise économique des années trente », thèse de doctorat, Université de Montréal, 1991. La Fondation Historica, par le biais de *L'Encyclopédie canadienne*, en offre aussi un bon résumé qu'on peut consulter en ligne : <http://thecanadianencyclopedia.com/index.cfm?PgNm=TCE&Params=F1ARTF0003425>.

6. Jean-Roch Cyr, « La Colonisation dans le nord du Nouveau-Brunswick durant la crise économique des années 30 », dans *Économie et société en Acadie, 1850-1950*, sous la direction de Jacques-Paul Couturier et Phyllis E. LeBlanc, Moncton, Éditions d'Acadie, 1996, p. 97-128. Entre autres, voir la p. 97 en ce qui concerne les initiatives du gouvernement fédéral et la p. 103 pour celles du gouvernement provincial.

7. *Ibid.*, p. 98 et 101.

8. *Ibid.*, p. 119.

cette conjoncture économique particulière, les familles les plus démunies à se reprendre en main. C'est donc dans le contexte de la perte de leurs biens et de la crise économique que les Doucet s'installèrent à Allardville comme pionniers du nouveau chemin de l'est, qui allait permettre de faire le pont avec la communauté de Saint-Isidore.

Rosalbas Doucet a ainsi pris part à l'effort massif de colonisation des années 1930, une expérience nouvelle, à cette échelle, pour l'ensemble de la population qui y a participé. Paradoxalement, pour toute nouvelle qu'elle fût, cette expérience était tout de même balisée, en une certaine mesure, par des normes sociales et traditionnelles qu'apportaient avec eux les colons dans leurs nouveaux lotissements. En effet, la plupart des colons de la Péninsule acadienne provenaient de communautés relativement isolées, peu touchées par l'industrialisation, et où les traditions culturelles étaient encore très fortes<sup>9</sup>. Son objectif de rédiger un récit de vie exposant « qui [elle] étai[t] et comment [elle a] vécu (p. 1) » permet donc à l'ethnologie plus traditionnelle d'y retrouver des thématiques qui lui sont chères, notamment les étapes de la vie, les remèdes traditionnels ainsi que les croyances et pratiques populaires, tout en documentant un aspect contemporain de l'histoire du Nouveau-Brunswick, soit le mouvement de colonisation en milieu forestier des années 1930. Dans une perspective ethnologique, Rosalbas Doucet semble être une informatrice au potentiel très intéressant, qui expose un système de valeurs et de pratiques sociales auquel elle a participé, que ce soit en l'intégrant ou en le remettant en question, tout au long de sa vie.

### *Le rapport au texte*

Étant donné les liens qui m'unissent à l'auteur du texte étudié, je précise d'emblée notre relation. Rosalbas Doucet se trouve à être l'arrière-grand-mère de mes enfants. Plusieurs ethnologues ont déjà interviewé de leurs parents lors d'études diverses, que l'on pense à Sandra Dolby-Stahl et sa mère<sup>10</sup>, ou encore des informateurs qui, au fil des entrevues et de la confiance qui s'installe, ont développé des relations particulières<sup>11</sup>, forçant ainsi les chercheurs à préciser leur rapport à l'objectivité et à la subjectivité dans le contexte d'une réflexion intellectuelle<sup>12</sup>. Mon cas n'est donc pas isolé, mais une certaine réflexion s'impose.

9. Voir la préface de Clément Cormier, dans Jean-Claude Dupont, *Histoire populaire d'Acadie*, Montréal, Leméac, 1979, p. 10.

10. Dolby-Stahl, *op. cit.*

11. Voir entre autres Ronald Labelle, « "J'avais le pouvoir d'en haut" : La représentation de l'identité dans le témoignage d'Allain Kelly », thèse de doctorat, Université Laval, 2001, p. 34 ; et Dolby-Stahl, *op. cit.*, p. 58.

12. Voir entre autres Martine Burgos, « Life Stories, Narrativity and the Search for the Self », *Life Stories / Récits de vie*, vol. 5, 1989, p. 29.

Je connais Rosalbas Doucet depuis une dizaine d'années. Ma famille va régulièrement la voir et j'ai eu l'occasion de passer plusieurs soirées en sa compagnie. Ainsi, une relation de confiance a pu se bâtir au fil du temps. Le premier contact que j'ai eu avec son passé est d'ailleurs venu d'elle : après avoir rédigé le texte de son récit de vie, elle m'a demandé de bien vouloir le retranscrire à l'ordinateur, ce que j'ai évidemment accepté. Rien n'a été rectifié du texte original, ni orthographe ni syntaxe, hormis les corrections qu'elle a demandées pour la version finale de son texte<sup>13</sup>. Mis à part cette expérience, je n'ai pas eu l'occasion de discuter avec elle de sa jeunesse. Ceci ne veut cependant pas dire qu'elle n'a jamais été sollicitée en ce sens : Rosalbas Doucet accepte très souvent de parler de son passé avec ses parents et amis. D'ailleurs, elle a bien voulu être filmée sur vidéo, il y a quelque temps, pour raconter la naissance de l'un de ses neveux, fils de sa sœur Bertha. Elle a également inclus ce récit dans le texte qui fait l'objet de la présente analyse (p. 21-22). Il s'agit donc d'un épisode significatif de sa vie, sur lequel elle revient ponctuellement comme narratrice.

Outre ces expériences à titre de narratrice, Rosalbas Doucet a également participé à titre d'informatrice à au moins deux projets d'histoire de son village, soit en 1986 et en 2003. L'ajout qui se trouve à la toute fin de son récit de vie, presque en annexe, et concernant « les débuts de la colonie d'Allardville » (p. 25 à 27), a d'ailleurs été composé en 2003 pour le second historique de Saint-Sauveur<sup>14</sup>, puisqu'il y apparaît sans grandes modifications. Elle est donc régulièrement sollicitée pour rappeler des épisodes de sa vie, ce qui l'a certainement préparée à rédiger son récit, terminé en juin 2003, soit quelques semaines après la publication du deuxième historique de son village.

## II - Éléments d'analyse du récit de vie

### *Le récit de vie, un texte autobiographique*

Pour qui s'intéresse aux narrations personnelles (orales ou écrites), choisir le mot juste pour en parler n'est pas chose aisée : il existe une multitude de vocables pour les désigner, chacun apportant une nuance de plus à ce concept de base. Ainsi, Linda Dégh en répertorie plus d'une vingtaine en allemand, en anglais et en français<sup>15</sup>, ce qui témoigne bien sûr de l'intérêt de cette source

13. Il s'agit de déplacement de paragraphes pour assurer plus de continuité dans la narration des différents épisodes qu'elle a choisi de rappeler.

14. Hermel Duguay et Sophie Mazerolle, *Saint-Sauveur, une autre histoire de l'Acadie*, Saint-Sauveur, chez l'auteur, 2003, p. 95-97.

15. Linda Dégh, *Narratives in Society : A Performer-Centered Study of Narration*, Helsinki, Academia Scientiarum Fennica, 1995, p. 73.

pour différentes disciplines<sup>16</sup> et types de recherche, mais aussi du manque de consensus méthodologique pour en faire l'étude.

Malgré tous les vocables disponibles, certains critères de base se démarquent lorsque l'on veut définir le récit de vie ou « *personal experience narrative* ». Le champ littéraire a beaucoup étudié le genre de l'intime et il est intéressant de reprendre la définition que fait Philippe Lejeune, spécialiste de la littérature personnelle, de l'autobiographie. Selon lui, il s'agit d'un « récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité<sup>17</sup> ». Il va plus loin en définissant le pacte autobiographique, c'est-à-dire le pacte selon lequel l'auteur s'engage, lors de la rédaction de son récit, à présenter la vérité sur lui-même<sup>18</sup>, vérité dans la mémoire, parfois défaillante, vérité aussi dans la narration, qui fait parfois quelques entorses au réel pour mieux faire sens.

Par rapport au texte qui nous intéresse, la dédicace qu'y appose son auteur nous en apprend beaucoup sur le type de récit qu'elle souhaite entreprendre : « Mes mémoires [...] Je dédie ces mémoire[s] à ma famille. [...] Rosalbas Doucet McLaughlin » (p. 1). Les mémoires font partie du genre autobiographique, bien qu'ils soient plus préoccupés par l'époque que le récit de vie, qui reste attaché à l'individu. Dans la dédicace de Rosalbas Doucet, l'utilisation simultanée des adjectifs possessifs « mes » et « ma », du pronom personnel « je » (le « je » autobiographique que l'on retrouve tout au long du récit) et de la signature authentifiée précisent le pacte autobiographique<sup>19</sup>. Mais, s'il est essentiel aux récits de vie et que, par définition, il s'intéresse aux retours vers le passé de son auteur, ce pacte ne dit rien d'une éventuelle tradition, dont l'ethnologie recherche la transmission.

### *Le récit de vie comme représentatif de la tradition*

La tradition, telle que comprise par la transmission d'informations de génération en génération (qu'il s'agisse de pratiques sociales ou de contes et légendes, par exemple), ne se présente pas de la même façon dans les récits

16. Pour n'en nommer que quelques-unes, l'histoire, l'anthropologie, la littérature. L'ethnologie s'intéresse à cette source surtout depuis les années 1970 (*ibid.*, p. 72). Voir entre autres Annikki Kaivola-Bregenhøj, *Narrative and Narrating – Variation in Juho Oksanen's Storytelling*, Helsinki, Academia Scientiarum Fennica, 1996, p. 92.

17. Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975, p. 14.

18. Philippe Lejeune, *Les Brouillons de soi*, Paris, Seuil, 1998, p. 125.

19. Comme l'indique Thomas Pavel, un texte de fiction pourrait tenter de reproduire toutes les conventions du réel pour se faire passer comme tel. Ce cas ne s'applique cependant pas ici, vu la convention qui unit la narratrice à son public principal, sa famille. Voir « Comment définir la fiction ? », dans *Frontières de la fiction*, sous la direction d'Alexandre Gefen et de René Audet, Québec, Nota bene ; Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2001, p. 3-13.

de vie. La structure de ces récits est en effet variable, multiépisodique et pas nécessairement chronologique ; bref, il n'y a rien qui puisse laisser penser à une transmission traditionnelle quant à la structure du récit<sup>20</sup>. Dégh propose cependant de voir les narrations autobiographiques comme : « *traditional, not only by the biological rule of inheritance but also because what took place, what the narrator-creator-imitator did, was possible only within the existing and folkloristically sanctioned system of social conventions*<sup>21</sup> ». Ainsi, plusieurs éléments du récit de vie, de la façon de l'amorcer, d'interpeller l'auditoire, du choix des thèmes et des exemples donnés, peuvent laisser transparaître les conventions qui gèrent les interactions sociales. Ces conventions peuvent bien sûr se transmettre à l'oral et, comme nous le postulons, même à l'écrit.

### *Le récit de vie comme texte*

La définition que donne Philippe Lejeune du genre autobiographique a ceci d'intéressant qu'il le situe dans le domaine de l'écrit, ce qui se comprend dans le sens où son domaine d'intérêt demeure la littérature. Son analyse de l'autobiographie se concentre surtout au niveau de l'esthétique et au sens qu'elle transmet, ce qui n'est pas l'objectif de l'ethnologie qui y cherche plutôt, entre autres, le sens que donne l'informateur à sa vie ainsi que l'apport de la tradition dans la façon de concevoir le récit. Cependant, la parenté existe bel et bien. Les recherches concernant les récits de vie en ethnologie ont toutefois presque exclusivement porté sur des récits oraux. Ceux-ci sont formés, lors de performances orales, grâce à l'interaction entre l'informateur et son public. Cette interaction peut cependant entraîner des modifications, volontaires ou involontaires, à la performance orale de la narration du récit de vie comme à sa retranscription ultérieure. Plusieurs conséquences peuvent résulter de cette approche, allant du choix des thèmes abordés à la réorganisation de l'entrevue en ordre chronologique, après coup et par le chercheur, minant par le fait même l'authenticité du récit original tout en en créant un autre, né de l'interaction entre le chercheur et l'informateur<sup>22</sup>.

Ceci dit, peu d'ethnologues se sont penchés sur les récits de vie de forme écrite, rédigés dans un but personnel et sans interaction directe entre l'informateur et un « public » quelconque. Notons cependant le récit de vie de Léontine Kelly, publié par Ronald Labelle dans la revue *Acadiensis*. Si Labelle ne propose pas une analyse formelle du texte, il insiste cependant sur le fait que l'absence d'interaction avec un chercheur permet à l'informatrice de présenter sa propre vision du passé, créant du fait même une cohésion

20. Dégh, *op. cit.*, p. 74 et 77.

21. *Ibid.*, p. 78.

22. Voir Burgos, *op. cit.*, p. 29.

narrative qui n'aurait pas été possible autrement<sup>23</sup>. L'anthropologue David G. Mandelbaum a quant à lui proposé une méthode d'analyse de récits de vie écrits qui lui permet de comprendre comment l'individu « *has some opportunity for self-direction within the un-written scenario of his culture [and] society*<sup>24</sup> ». Pour ce faire, il insiste entre autres sur l'importance des moments de transition que présente l'auteur du récit de vie. Ceux-ci sont importants puisqu'ils révèlent comment il s'est adapté aux différentes situations qu'il a vécues. Ces adaptations sont conditionnées en partie par la personnalité de l'auteur, mais également par une « *flexible and invisible cage*<sup>25</sup> » qui englobe les pratiques et les normes sociales acceptées par une société.

Les moments de transition de Mandelbaum fonctionnent aussi comme des lieux de mémoire qui permettent de se remémorer le passé. Comme l'indique Anna-Leena Siikala : « *A narrator cannot, in the space of a short performance, cover all the phases and events in his life. He selects and orders his facts [or themes] according to his self-concept at the moment of telling*<sup>26</sup>. » Ces moments de transition d'abord, puis les thèmes abordés constitueront donc les éléments-clés qui pourront nous éclairer sur le sens que l'auteur donne à sa propre vie.

### III - Les « Mémoires » de Rosalbas Doucet

#### *Présentation*

Le texte rédigé par Rosalbas Doucet, d'abord écrit à la main, a été saisi en traitement de texte en un tapuscrit de 27 pages, présenté à double interligne. Il s'agit d'un récit de vie multiépisodique à l'intérieur duquel se retrouvent souvenirs d'enfance et descriptions de pratiques sociales de l'époque, mais qui trace aussi un portrait, par le contenu et la structure du texte, de la personnalité de l'auteur et de sa culture.

Dans ce cas précis, le texte a été rédigé sans l'intervention d'un chercheur et devrait donc être plus représentatif de ce que l'auteur a bien voulu livrer d'elle-même et de son expérience de vie. Cependant, on retrouve tout de même certains éléments qui jettent une lumière sur la « genèse » de ce texte. Il a été pensé en fonction d'un public, ses enfants et sa famille. L'exemple le

23. Ronald Labelle, « Léontine Kelly – J'écris ma vie », *Acadiensis*, vol. xv, n° 1, automne 1985, p. 134.

24. David G. Mandelbaum, « The Study of Life History : Gandhi », *Current Anthropology*, vol. 14, n° 3, juin 1973, p. 194.

25. Carlo Ginzburg, *The Cheese and the Worms. The Cosmos of a Sixteenth-Century Miller*, New York, Penguin Books, 1982, p. xx.

26. Anna-Leena Siikala, *Interpreting Oral Narratives*, Helsinki, Academia Scientiarum Fennica, 1990, p. 131

plus explicite reste la dédicace : le texte est dédié à sa famille. Notons également certaines interpellations qui lui sont directement adressées. Un exemple parmi tant d'autres, où il ne manque, dans le texte original, que les guillemets<sup>27</sup> : « *Chers enfants*, même si je me suis piqué les doigts et fait des ampoules aux main[s] je ne regrette rien. Une chose que j'aimerais le plus ce serait encore de *vous* voir tous autour de la table et manger et rire comme avant (p. 23-24) ».

D'autres éléments viennent confirmer, par leur absence, le caractère intime de cette narration<sup>28</sup>. Manquent ainsi les noms des parents Doucet, entre autres, ainsi que ceux de la moitié de leurs quinze enfants, frères et sœurs de Rosalbas Doucet. Les noms des dix-huit enfants de l'informatrice et de son mari sont également pratiquement tous absents. Bien sûr, les lecteurs visés connaissent déjà cette information qu'elle juge inutile d'intégrer au texte. Ceux-ci doivent cependant connaître les prêtres qui l'ont baptisée et qui lui ont donné les grands rites religieux (p. 2), comme le baptême et la communion solennelle, ou encore la liste des professeurs qui lui ont enseigné à Caraquet et à Allardville (p. 3). Ces informations ne sont pas immédiatement connues des enfants de l'auteur du récit, qui juge important de les leur rapporter vu qu'elle choisit de les inclure dans son texte. Ces énumérations font peut-être également office de recours mnémotechnique qui permet à l'auteur, en début de texte, de se replonger dans son passé<sup>29</sup>. Il est également intéressant de noter que, bien que l'énumération soit « la forme la plus sommaire de [la] description<sup>30</sup> », elle possède ici une fonction narrative bien réelle, soit de présenter rapidement et concrètement les faits officiels de la vie de l'auteur.

De par le choix de leurs thèmes, ces énumérations annoncent déjà l'importance qu'accorde la narratrice à la religion et à l'éducation pour la conception de son identité. Notons également que la tradition, en terme de pratiques populaires, ainsi que le recours à des anecdotes humoristiques constituent les deux autres thématiques auxquelles nous nous attarderons. Dans l'ensemble, ces thèmes dépendraient donc, non pas du « public » imaginaire à qui elle adresse ses mémoires, mais plutôt de l'image qu'elle veut lui présenter d'elle-même.

27. Les monologues ou dialogues sont intégrés au texte original sans indicateurs, dont les guillemets. Nous avons placé en italique l'adresse directe aux enfants.

28. Selon Dolby-Stahl, *op. cit.*, plus le récepteur partage de souvenirs avec l'informatrice, plus la relation établie pour la transmission du récit sera intime et permettra le choix de référents spécialisés ainsi que leur compréhension.

29. Une seule autre énumération du genre se retrouve à la p. 8, où l'auteur, en rappelant les couleurs des robes de mariées de ses sœurs, souligne que, dans sa jeunesse, le blanc n'était pas encore à la mode pour cette occasion. Elle reprend également le nombre d'enfants de chaque génération qui composent sa « lignée » (p. 9).

30. Nathalie Dolbec, « Une stratégie descriptive dans *La Sagouine* d'Antonine Maillet : l'énumération », *Recherches théâtrales du Canada*, vol. 18, n° 1, 1997, p. 28.

*Structure générale du texte et moments de transition*

L'organisation de la structure du récit de Rosalbas Doucet correspond à ce que nous appellerons pour l'instant une « chronologie élémentaire », en ce sens que la chronologie ne respecte que les grandes étapes de la vie de l'informatrice, le texte commençant par sa naissance et se terminant au présent, tout en intégrant plusieurs épisodes du quotidien. En ce sens, le récit de vie de notre informatrice concorde avec ce que Linda Dégh définit comme un récit multiépisodique. Selon cette dernière, ce type de récit ne suit pas de chronologie très serrée, « *[but] they highlight episodes of the average lifespan which could have happened to anyone*<sup>31</sup>. » Les « multiépisodes » du texte de Rosalbas Doucet composent le corps du récit et brouillent tellement la succession des événements rapportés qu'on décèle à peine le passage de l'enfance à la jeunesse, puis à l'âge adulte, vu les nombreux récits anecdotiques et les commentaires contemporains qu'elle émet sur son passé. D'ailleurs, une annexe replongeant les lecteurs jusqu'aux débuts de la colonisation d'Allardville, adjointe à la toute fin du texte, confirme son caractère multiépisodique, bien que l'auteur la présente comme un ajout à son récit principal<sup>32</sup>.

Malgré la confusion qui peut sembler se dégager de l'amalgame de plusieurs épisodes disparates en un récit complet, une analyse des éléments qui les composent permet cependant d'en dégager une forte logique interne, qui guide la pensée de l'auteur. Là où la chronologie fait défaut, les thèmes s'y substituent pour en assurer le déroulement logique. Par exemple<sup>33</sup>, grâce au thème scolaire, la narratrice passe de l'énumération des enseignantes et enseignants qui lui ont fait la classe (« C'étaient des bons profs. ») au travail qu'elle effectuait les soirs d'école et l'été chez différentes personnes (« J'allais à l'école et le soir j'allais coucher [pour travailler] chez une madame... »). Puis, récupérant le thème du travail, elle fait un accroc à la chronologie pour enchaîner directement avec l'époque où, jeune mariée, elle devait travailler « pour joindre les deux bouts ».

Le texte se déroule ainsi, en une « chronologie thématique » qui permet à la narratrice de se remémorer des épisodes de sa vie qu'elle juge importants, tout en menant son texte jusqu'au temps présent. Cette méthode mnémotechnique rejoint notamment les « *turning points* » définis par Mandelbaum, qui propose de porter un regard particulier sur les moments de transition dans les textes autobiographiques. Ceci permettra d'y déceler les grands

31. Dégh, *op. cit.*, p. 75-76.

32. L'auteur avait d'ailleurs produit cette annexe avant d'entreprendre son texte principal, dans le cadre du projet d'histoire locale sur Saint-Sauveur. Voir Hermel Duguay, *op. cit.*, p. 24-27.

33. Toutes ces citations proviennent de la p. 3 du tapuscrit.

changements qui sont survenus et qui ont poussé le narrateur à explorer de nouveaux rôles, à relever de nouveaux défis, à créer de nouveaux liens, éléments qui seront tous significatifs quant à la façon qu'aura le narrateur de se percevoir et de percevoir son rôle dans la société<sup>34</sup>.

Nous relevons trois moments de transition dans le texte de Rosalbas Doucet : d'abord son mariage, ensuite le grand feu de Caraquet, puis la mort de son père. Ces trois événements relevés dans l'ordre de leur évocation dans le texte, ont tous pris place dans sa prime jeunesse. Il ne faut cependant pas s'en étonner parce qu'il s'agit de l'essentiel du texte autobiographique, qui visait explicitement à informer ses enfants de la façon dont elle avait vécu (avant leur arrivée)<sup>35</sup>. D'abord évoqué, le mariage constitue donc un premier point marquant du récit de vie de Rosalbas Doucet puisqu'il lui permet de prendre contrôle de sa vie : sa vie de jeune fille est terminée ; elle a maintenant la responsabilité de contribuer pleinement au maintien de sa propre famille. Mariée à 16 ans<sup>36</sup> à Gilbert McLaughlin, elle doit s'investir pleinement dans son statut d'épouse et des responsabilités qui s'y rattachent. Hormis certaines tâches ménagères réservées aux femmes<sup>37</sup>, elle se présente comme l'égal de son mari en ce qui a trait aux efforts déployés pour arriver à s'installer et à faire vivre sa famille. Elle n'est plus sous la tutelle paternelle et doit d'autant plus partager les efforts quotidiens pour survivre. Mari malade ou parti travailler à l'extérieur, les obstacles abondent, mais elle et sa famille réussissent à s'en sortir : « mais on s'en est sorti (p. 3) ». La narratrice s'attarde longuement sur la façon dont elle et son mari ont réussi à payer le lot sur lequel ils ont placé leur première maison. En voici un extrait :

On a acheté 25 acres de terre pour 125,00 piastre. Savé vous comment on la payé ? En faisant des manches de haches : *sa en prenait des manches dans ce temps la pour payé 125,00*. On travaillé jusqu'à deux heures du matin. Mon mari les faisait et moi je les sablaient. *Quel travail* mais on a payé le 125,00 et on était content d'avoir un morceau de terre et une maison. Savez vous comment on a arracher les souches. Avec un cabestron à bras [...]. Pas de cheval, pas de tracteur : deux bras qui on pas peur de travailler. On a suer mais sans jamais arrêter de travailler (p. 4)...

34. Mandelbaum, *op. cit.*, p. 181.

35. Voir la dédicace, p. 1. Le récit rappelant de bons moments passés avec ses enfants et se déroulant donc dans sa vie d'adulte ne couvre qu'environ trois pages du texte.

36. Une étude portant sur les mariages de la vallée du Haut-Richelieu au Québec au milieu des années 1940 fait état, pour les épousées, d'un âge beaucoup plus avancé au premier mariage, soit entre 23 et 26 ans. La crise économique, dans le contexte de colonisation du nord du Nouveau-Brunswick, a peut-être joué quant à cet âge précoce au mariage, les familles cherchant par ce biais à réduire le nombre de bouches à nourrir. Voir Martine Tremblay, « Les Rituels au mariage dans la vallée du Haut-Richelieu : comparaison ville/campagne au xx<sup>e</sup> siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 54, n° 3, 2001, p. 385-410. Sur Internet : <http://id.erudit.org/iderudit/005623ar>.

37. Par exemple la couture (p. 23).

La narratrice illustre ainsi de façon imagée les efforts qu'elle a dû déployer pour lancer sa propre vie de famille. Avec ses commentaires, soulignés dans l'extrait, elle fait bien ressortir l'énormité de la tâche à accomplir ainsi que son caractère nécessaire. En 1944, année de son mariage, la crise économique des années 1930 tire à peine à sa fin et le mouvement de colonisation des terres est presque terminé dans le nord-est du Nouveau-Brunswick, parent pauvre de la province. Les villages s'établissent avec difficulté et le défrichement des terres n'est toujours pas complété<sup>38</sup>. Rosalbas Doucet se présente dans cet extrait comme une femme indépendante et déterminée, qualités essentielles pour survivre à l'époque.

Si son mariage demeure un des moments de transition présentés dans sa narration, l'auteur fait cependant peu état des réalisations, voire de la présence de son mari, ce qui accentue évidemment l'importance du rôle qu'elle se donne<sup>39</sup>. À titre de comparaison, Léontine Kelly fait référence à son mari à plusieurs reprises dans son récit de vie<sup>40</sup>. Oubli ? Particularité du caractère de Rosalbas Doucet ? Rappelons à tout hasard que cette différence de perspective vient peut-être du fait que M<sup>me</sup> Kelly est décédée avant son mari et a donc rédigé son texte à ses côtés. Pour M<sup>me</sup> Doucet, la situation était tout autre : son mari étant décédé en 1983, elle vivait seule depuis vingt ans lorsqu'elle a rédigé son récit de vie. Le présent a pu, comme l'indique Siikala, influencer son interprétation du passé<sup>41</sup>. Rappelons cependant aussi que les enfants McLaughlin avaient grandi aux côtés de leur père et que l'objet de ce récit de vie était plutôt de leur faire part d'une vie qu'ils n'avaient pas connue, ce qui rendait moins important, dans cette optique particulière, le rôle du mari de Rosalbas Doucet dans son récit.

Le grand feu de 1935, qui a ravagé une partie du village de Caraquet, a provoqué le deuxième moment de transition qu'inclut Rosalbas Doucet dans son récit de vie. Elle n'est d'ailleurs pas la seule à noter l'événement, puisqu'on en retrouve des descriptions dans plusieurs autres témoignages<sup>42</sup>. L'incendie a eu un impact majeur dans la région, puisque plusieurs familles ont dû quitter leur chez-soi, ruinées suite à la perte de leurs biens. C'est le cas de la famille Doucet.

Dans les années 30, il y a eu le gros feu de Caraquet. Nous étions aux bleuets ma mère, Bertha, moi-même et Lauraine. [...] aux environs de trois heures il y avait une grosse fumée. La ma mère a dit allons nous en. La fumée était tellement

38. Voir Cyr, *op. cit.*

39. Kaivola-Bregenhøj, *op. cit.*, p. 105.

40. Labelle, « Léontine Kelly... », *op. cit.*

41. Siikala, *op. cit.*, p. 130.

42. Édith Léger, *Du temps de la grise*, Caraquet, Franc-Jeu, 1993, p. 73-75. Voir également les témoignages présentés par Hermel Duguay, *op. cit.*, p. 86-102.

intense qu'on étouffait. Maman qui portait toujours un grand tablier blanc nous a enveloppé moi et ma sœur dans son tablier et on est parti pour la maison. Le feu était partout. Elle a ouvert le parc pour que les animaux s'en aille à la côte. Mais vers le soir les maisons beaucoup de personnes s'étaient réfugiés dans l'église et chez nous le salon ressemblait à un champ de bataille, du monde coucher partout. Mais le plus comique tout le monde avait placé des images dans leurs portes ce qui était comique Ils avaient des images du Sacré Cœur et ils criaient Bonne Sainte Vierge épargné notre maison. Les maisons ou il avait de la flacatoune (bière que les gens faisaient) ou que la bière était caché les perrons de portes brulaient car la boisson était caché sous les perrons, mais la maison ne brûlait pas, mais beaucoup de maison ont brûlé. Mais notre maison a rester debout sans une éraflure. C'est ce temps la qu'on a déménager. Car nos sheds à morue avaient brûler. Et la on était ruiné. Beaucoup de famille ont été obliger de déménager tout avait passer au feu. C'était terrible je peux encore voir les boules de feu qui se promenaient en l'air et tomber sur les maisons. C'était l'enfer sur terre car en ce temps la tout le monde croyait à l'enfer. Pas très longtemps avant ce feu un Redemtariste était venu faire une retraite il avait fait prier pour que le Bon Dieu punisse la place. Et c'est arrivé pourquoi on ne saura jamais (p. 15-16).

Cet extrait indique clairement la transition dans la vie de la narratrice. Elle en est d'ailleurs consciente : « Et la on était ruiné. » Il ne s'agit pas simplement d'un changement d'état civil et social comme pour la première transition évoquée, mais bien d'un moment de rupture avec la vie passée. La famille Doucet, qui exploitait une petite ferme autosuffisante et qui vivait des revenus de la pêche ainsi que de celui des chantiers forestiers, doit déménager. Le lieu d'accueil n'est pas encore précisé, mais la référence à l'enfer et au rédemptoriste, qui aurait demandé et reçu l'intervention divine pour punir le village, ne laisse rien présager de bon : Dieu lui-même a puni les habitants de Caraquet. On apprend ailleurs dans le texte que la famille Doucet passe de Caraquet à Allardville, situé en pleine forêt et où tout devait être rebâti à partir de rien (p. 2) ; que la mère s'occupe à peu près seule de la « cookerie » où elle doit fournir la nourriture à une centaine d'hommes (p. 25), et que son père supervisait les défricheurs (p. 26). Le changement de style de vie est précisé dans le paragraphe suivant : parlant de Caraquet, tous les référents sont positifs (« belle maison », « pas pauvres », « repas de rois » p. 16), ce qui assombrit d'autant plus les précédents, qui semblent annoncer la misère imminente de la famille Doucet. La vie dans les nouvelles colonies n'était en effet pas la même que dans les villages établis. Tous ceux qui s'y trouvaient arrivaient démunis et devaient se refaire une vie loin des petites commodités auxquelles ils étaient habitués, notamment une église accessible. Notons toutefois que M<sup>me</sup> Doucet choisira de demeurer à Allardville et même de participer à la colonisation de Saint-Sauveur suite à son mariage (p. 3-4). La

colonisation a, pour ainsi dire, intégré sa vie. Nous aborderons plus loin deux autres aspects importants de cet extrait, qui illustrent le sens du témoignage de Rosalbas Doucet, l'humour et la foi.

Le dernier moment de transition retrouvé dans le texte, la mort du père de Rosalbas, Séraphin Doucet, est certainement le plus explicite. La narratrice se le remémore d'ailleurs comme tel : « C'est la que la misère de notre famille à commencer (p. 27). » Lorsqu'elle fait le portrait de son père, dans le reste de son récit, elle en parle comme d'un homme doux, généreux, ayant le cœur à l'ouvrage et aimant ses enfants (entre autres les p. 17 et 19). Son métier de pêcheur lui permettait de procurer des « repas de rois » à sa famille et sa situation était assez aisée pour qu'il se permette de céder à quelques-uns des caprices de ses enfants – en l'occurrence de jolies robes, pour la narratrice et sa sœur cadette (p. 21). Sa mort provoque toute une adaptation familiale : sa mère doit aller travailler et « relever des femmes accouchées pour 50 c[ents] par jour (p. 27) » ; l'un de ses frères aînés doit dorénavant venir leur « emporter des vivres ». Rosalbas Doucet quittera d'ailleurs la maison familiale peu de temps après pour épouser son mari, allégeant d'autant le fardeau de sa mère. Son commentaire final remercie Dieu de les avoir soutenus dans ces épreuves.

Rosalbas Doucet situe la mort de son père à la toute fin de son annexe sur les débuts de la colonisation d'Allardville. Il s'agit donc du récit final de son texte. Ceci lui confère une importance particulière comme élément de transition et comme motif personnel. D'abord, notons que, chronologiquement, il devrait se situer entre l'épisode du grand feu et celui du mariage de la narratrice. Le garder pour la finale renforce l'importance de la thématique qu'il aborde, la douleur et la misère. Thématique principale de ce récit de vie, la misère est partout présente, bien que la tension qu'elle occasionne soit désamorcée par de fréquentes touches d'humour (entre autres dans le cas de l'opposition Sacré-Cœur / sainte Vierge, dans l'épisode du grand feu). Cependant, dans l'épisode de la mort de son père, Rosalbas Doucet ne vient pas désamorcer la tension qu'elle provoque, soulignant par le fait même l'importance qu'elle lui accorde dans la réinterprétation de son passé.

Reprenons ainsi les trois moments de transition évoqués par Rosalbas Doucet dans son récit de vie : son mariage, événement heureux, mais qui la confronte avec de nouvelles responsabilités ; le grand feu de Caraquet, qui force la famille de la jeune Rosalbas à se relocaliser dans une colonie à défricher ; et la mort de son père, à qui elle était très attachée, qui plonge la famille dans l'indigence en plus d'être une épreuve personnelle. Si ces trois événements, qui semblent plonger la narratrice dans la misère, structurent son récit de vie, ils ne sont toutefois pas les seuls référents utilisés pour dévoiler aux lecteurs sa personnalité et donner un sens à sa vie.

*Thèmes et personnalité*

Nous avons retenu quatre thèmes principaux par lesquels se définit l'auteur du texte : la réussite scolaire, l'importance des pratiques sociales traditionnelles, l'humour et la foi. Le premier thème aurait pu être nommé « l'école », tout simplement, mais ce serait passer à côté de l'essentiel. Dans la demi-douzaine d'occurrences de cette thématique, c'est la fierté de la narratrice par rapport à ses réalisations scolaires qui ressort, et pour cause. Elle a terminé, preuve à l'appui<sup>43</sup>, une septième année. Selon Jean-Claude Dupont, « chez les Acadiens [...], avant les années 1940, les écoliers qui atteignaient la septième année de scolarité n'étaient pas nombreux<sup>44</sup>. » Elle sera aussi fière de son certificat en restauration. Ainsi, elle dira : « Sa paraît peut-être pas mais j'ai un certificat en Hotel Motel Restaurant Menager. Surprenant ce que votre mère était si intelligente que ça ! À l'école, j'étais toujours la première de ma classe un vrai génie quoi A. A. (p. 12) ». Ayant dû aller travailler à l'extérieur pour aider à subvenir aux besoins de sa famille, elle avait suivi une formation pour se perfectionner. Notons également qu'elle suit, dans son choix de travailler et dans le type d'emploi privilégié, l'exemple de sa mère, qui a longtemps travaillé dans différentes « cookeries », du temps des chantiers forestiers et de la colonisation. Généralement réservée aux hommes, la responsabilité (ou le privilège) d'occuper un emploi à l'extérieur du foyer semble avoir échoué, du moins épisodiquement, à la narratrice. Contrairement à tant de femmes qui sont restées au foyer, selon ce qu'exigeait la hiérarchie familiale du temps<sup>45</sup>, Rosalbas Doucet, suivant en cela l'exemple maternel, n'hésite pas à en sortir de temps en temps pour aider sa famille.

La référence à différentes traditions et leur description revient aussi très régulièrement dans le texte étudié. Ainsi, retrouve-t-on une liste de remèdes traditionnels et des maladies qu'ils guérissaient (p. 6-7). Ce paragraphe fait suite au récit de la noyade de deux pêcheurs et y est relié par le thème de la mort et de la maladie. La jeune Rosalbas voyait souvent sa mère préparer sirops, tisanes et emplâtres pour guérir les maux de ses enfants. Celle-ci a d'ailleurs transmis ce savoir traditionnel à sa fille Rosalbas, qui a retranscrit dans son texte quelques recettes. Certaines d'entre elles se retrouvent également dans l'ouvrage *Es-tu bâdré de tes vivres ?* consacré à la médecine

43. Des photos de bulletins de 1<sup>re</sup> et 7<sup>e</sup> années montrent ses réussites scolaires en p. 12 et 13.

44. Jean-Claude Dupont, *Le Rituel de la vie*, Sainte-Foy, GID, 2002, p. 55.

45. Voir entre autres Sylvain Godin et Maurice Basque, *Histoire des Acadiens et des Acadiennes du Nouveau-Brunswick*, Tracadie-Sheila, La Grande Marée, 2007, p. 64-65. Plusieurs femmes travaillaient cependant dans l'espace public aux côtés de leur mari et d'autres encore, sorties des écoles supérieures, occupaient divers postes, bien qu'il s'agisse encore de la minorité.

traditionnelle en Acadie<sup>46</sup>. D'autres pratiques sociales aujourd'hui révolues sont décrites par la narratrice, notamment l'achat d'un vieux pour l'hiver (la pratique selon laquelle la paroisse fournissait un logis à un indigent qui, de son côté, apportait de l'aide au maître de la maison, p. 19), la course des *rhum runners* (ces contrebandiers qui venaient revendre de l'alcool sur les côtes non surveillées de la Péninsule acadienne, p. 15), ou encore le séchage de la morue, activité traditionnelle essentielle à laquelle a participé l'auteur du texte (p. 5). La description de ces activités et pratiques vient combler l'un des objectifs que s'était fixé l'auteur, c'est-à-dire de laisser une trace de « comment j'ai vécue (p. 1) ». Elle fait ainsi son devoir de mémoire et devient, d'une certaine façon, une courroie de transmission des connaissances familiales et traditionnelles.

Une troisième facette de sa personnalité que fait ressortir Rosalbas Doucet dans son récit reste son humour. Ceci, il va sans dire, illustre un pan de tradition qui est transmis au lecteur, normalement un membre de la famille, qui échange fréquemment ce type d'histoires avec sa doyenne. Omniprésent, l'épisode humoristique fait contrepois aux descriptions de la misère et de la rudesse de la vie de l'auteur, qu'il s'agisse de courts récits humoristiques<sup>47</sup>, de simples anecdotes<sup>48</sup> ou de véritables farces grivoises. Reprenons par exemple le récit de la naissance de Rosalbas Doucet, et donc de la présentation de la narratrice, qui contient tous les éléments d'un trait d'humour.

Je suis née à St Paul de Caraquet le 5 juin 1928. C'était un mardi et j'ai été baptisé le 10 juin par le père Edmond Babin, curé.

Ma mère ma dit que j'ai été enfanté à Clovas, Qué. Il faut croire que le bœuf de l'ouest était plus puissant que le porc de Caraquet. A.A.A. Je ne sais vraiment pas où mes parents se sont rencontrer (p. 2)...

Les récits de vie commencent généralement par l'indication de la date et du lieu de naissance du personnage principal, c'est-à-dire du « je » autobiographique. Ces indications, qui ont pour effet de reconstituer un univers biographique, sont des éléments essentiels pour amorcer le récit de vie, selon

46. « *Es-tu bâdré de tes vivres ?* » *Médecine traditionnelle en Acadie, vol. 1*, Moncton, Centre d'études acadiennes, 1979, p. 35.

47. Comme celui d'une de ses sœurs qui, parce qu'elle était trop curieuse, a touché les « couilles » d'un ours (p. 20-21).

48. Comme celle, lors du grand feu de Caraquet, de la sainte Vierge que l'on invoquait au lieu du Sacré-Cœur, pourtant affiché sur les maisons. Il est d'ailleurs intéressant de noter que l'une des incarnations de la Vierge est celle de patronne de l'Acadie. Selon Denise Lamontagne, sainte Anne aurait été l'un des lieux de mémoire religieux les plus forts en Acadie, de tradition maritime, le sanctuaire Sainte-Anne-du-Bocage de Caraquet en témoignant. Il semble cependant que, lors du feu, ce soit la Vierge qui ait été préférée comme protectrice. Voir Denise Lamontagne, « Sainte Anne et Marie en Acadie : une seule religion, deux lieux de mémoire », dans *L'Acadie plurielle*, sous la direction d'André Magord, Moncton, CÉA ; Poitiers, IÉAQ, 2003, p. 145-162.

Bo G. Nilsson<sup>49</sup>. Le texte de Rosalbas Doucet ne fait pas exception à la règle et emprunte lui aussi le moyen classique de se présenter dans une autobiographie, en établissant dès la première ligne la date et le lieu de la naissance du « je » autobiographique. Elle poursuit sa narration de façon très solennelle avec son baptême, soulignant au passage l'importance que prendrait le thème de la religion dans son récit. Cependant, elle désamorce aussitôt le lecteur en parlant de sa conception : de façon tout à fait inattendue, elle émet un commentaire humoristique sur l'énergie que fournissait la nourriture pour stimuler la « puissance » – dans le contexte de l'explication de « l'enfantement » de la narratrice, l'allusion sexuelle ne fait nul doute, surtout suivie d'un « A.A.A. » bien visible, presque sonore ! Et la narratrice de reprendre son récit le plus sérieusement du monde.

Cette allusion humoristique, qui suit la présentation formelle du « je » (lieu et date de naissance), est en fait une seconde introduction, informelle celle-là, qui reprend le point de vue des parents de l'auteur. Nilsson souligne d'ailleurs l'existence de récits de naissance « hybrides » dans le cas de textes qui présenteraient tour à tour les perspectives de l'auteur et de ses parents<sup>50</sup>. Dans ce cas-ci, la stratégie utilisée est plutôt cette proximité des deux formes de narration, l'humour venant alléger une introduction plus solennelle. Quoi qu'il en soit, l'auteur Rosalbas Doucet, par le biais de son héroïne, est née et a été baptisée ; elle peut maintenant entamer son récit.

La dernière thématique retenue est la foi. Elle est également présente dans tout le récit et est également porteuse de sens. Certains chiffres parlent d'eux-mêmes. Les premières personnes à être nommées et à être présentées en photo<sup>51</sup> sont des prêtres. Les dernières lignes du texte et de son annexe sont des prières. La narratrice interpelle ou fait appel à Dieu à une dizaine de reprises dans son témoignage. Les principaux sacrements des membres de sa famille y sont également présentés (baptêmes, mariages, funérailles...). Ces références sont essentielles pour comprendre le sens que donne Rosalbas Doucet à sa vie : sa foi a mis un baume sur les difficultés de son existence. Comme elle le dit elle-même : « De la misère on a eu mais grâce au ciel et à notre foi en Dieu, on a survécu, Merci mon Dieu (p. 27). »

Comme dans tant de familles canadiennes-françaises, les Doucet récitaient tous les soirs le chapelet en famille, ce qui était d'autant plus important que l'église la plus proche n'était pas toujours accessible (p. 27). Ses parents

49. Bo G. Nilsson a analysé la présentation du narrateur comme forme de mise en récit dans les textes autobiographiques. Voir « Narratives of Birth in Swedish Popular Autobiography », *Electronic Journal of Folklore*, vol. 20, mai 2002, p. 53-63. Sur Internet : <http://www.folklore.ee/Folklore/vol20/>.

50. *Ibid.*, p. 57.

51. Le document produit par Rosalbas Doucet contient quatre photos et deux reproductions numériques de bulletins scolaires.

étaient des catholiques pratiquants et elle apprécie le fait d'avoir été élevée comme tel, « car c'est dur de suivre sa religion surtout les jeunes (p. 18). » Rosalbas Doucet évoque aussi dans ses mémoires un épisode surnaturel, qui vient confirmer sa foi en Dieu dans l'adversité. Il s'agit de l'épisode relaté plus haut selon lequel le village de Caraquet aurait été puni par volonté divine, suite à l'intercession d'un « Redemptariste ». Sans qu'elle ne comprenne pourquoi cette punition avait été demandée, elle ne la remet pas en question ni ne blâme le prêtre qui voulait voir Caraquet se remettre au pas spirituel. Tout porte à croire qu'elle est convaincue de la réalité de la punition divine, qui a transformé Caraquet, l'espace d'un moment, en véritable enfer (p. 16). En ce qui concerne la religion, Rosalbas Doucet, qui désire être identifiée comme une bonne catholique, tout comme ses parents l'ont été avant elle (p. 18), a conscience d'être un chaînon dans la transmission de certains rites (notamment le chapelet) ainsi que d'un monde surnaturel (p. ex. reconnaissance d'un enfer).

## Conclusion

Au cours de cette analyse du récit de vie de Rosalbas Doucet, nous avons établi qu'elle y présentait trois étapes marquantes de sa vie, trois étapes qui donnent un sens particulier à la façon dont elle se définit et dont elle envisage son rapport à la société dans laquelle elle a vécu. Tout à fait intégrée aux normes de sa société, elle considère son mariage, le feu de Caraquet et la mort de son père comme « commandés » : le premier par convention sociale, les deux derniers par intervention divine. En ce sens, elle les a acceptés et s'est attachée à remplir du mieux qu'elle l'a pu les nouvelles responsabilités que ces événements lui conféraient. Ces étapes lui ont permis de se définir avec le nouveau milieu qu'elle abordait, soit celui de la colonisation. Mais Rosalbas Doucet se définit également selon quatre thématiques principales qui viennent palier la douleur événementielle de sa vie. D'abord ce qui semble être deux écarts d'avec les conventions sociales de l'époque, Rosalbas réussit à l'école primaire et complète plus tard un certificat additionnel. Également, son humour vient égayer texte et soirées, remettant parfois en question les normes sociales de l'époque décrite, mais permettant surtout de désamorcer des souvenirs douloureux. Plus conventionnelle, Rosalbas Doucet se révèle également être une mine de renseignements sur les pratiques et les savoirs traditionnels. Elle considère cet aspect de ses connaissances comme assez important pour le transmettre à son tour à sa famille. Et finalement, sa foi, sans laquelle elle n'aurait pu subir tous les coups durs que lui a présentés la vie. En ce sens, sa relation à la religion et à l'Église catholique reflète celle

d'une bonne partie des membres de sa génération. En outre, la vie de notre informatrice fait bien ressortir sa personnalité propre, en plus de laisser entrevoir « la modulation individuelle d'une histoire plus large<sup>52</sup> » qui englobe les pratiques et les normes sociales d'une société.

---

52. Jacques Revel, « L'Émergence de la micro-histoire », *Sciences humaines*, n° 18, sept. - oct. 1997, p. 26.